

erratum

« KALEIDOSCORPS » :  
ENTRE POLYCHROMIE  
ET CHROMOPHOBIE

*Hélène Claudot-Hawad*  
*Bernard Lafargue*

DANS L'IMAGINAIRE MONDIALISÉ DU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE, l'association « corps » et « couleurs » ricoche aussitôt sur une question d'actualité : les pratiques discriminatoires liées à la couleur de peau. La hiérarchisation des teints, où une « blancheur » sublimée s'opposerait à une indistincte noirceur, fait partie des héritages de la colonisation et de la raciologie occidentales du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette lecture coloriste des différences est une manière d'euphémiser les rapports de domination – militaire, politique, économique, sociale... – dont le sens initial se trouve finalement éludé. Pour créer de l'évidence dans la mise à distance de l'Autre, autrement dit la rendre « naturelle », l'un des registres les plus sollicités est l'apparence du corps. Couleurs du teint, des yeux, des cheveux... Ces attributs, parmi d'autres, sont dotés de valeurs contrastées qui révèlent un imaginaire du « beau » et du « bon » conforme aux figures centrales du système : guerrier vigoureux au teint hâlé en Grèce antique, être divin rayonnant de lumière dans les couvents de Carmélites, administrateur blanc de l'Afrique coloniale, féminité blonde au parfum de violette dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle...

Nombre de palettes chromatiques aux arborescences infinies ont été produites dans cette perspective cutanée de l'altérité, mobilisant des traits descriptifs parfois surprenants pour définir les carnations et leurs modifications : « couleur de lentille », « couleur de sardine » ou « plus vertes que la peau des lézards », selon les observations des médecins hippocratiques citées par Edoarda Barra.

Ainsi, l'homme a la couleur dans la peau. Non pas d'une manière accidentelle, qui relèverait d'un taux de mélanine ou d'ensoleillement, mais d'une manière essentielle, « transcendante » pour le dire avec Kant, qui ressortit aux conditions de possibilité du regard. Si la couleur nous colle à la peau, c'est qu'elle est d'abord et fondamentalement dans nos yeux. Bien plus que les mélanocytes, c'est le prisme culturel du cristallin qui fixe les pigments comme des marqueurs identitaires, cristallise des symboliques sur des couleurs, découpe des catégories, opère des hiérarchies, distingue de subtils dégradés de

métissage, naturalisant les discriminations théologiques, politiques, économiques, sociales, érotiques...

L'échelonnage interminable des variations du teint n'offre cependant qu'un aspect singulier des possibilités foisonnantes élaborées par les sociétés, les cultures et les individus, pour percevoir, concevoir et fabriquer les corps, les couleurs et leurs relations. Réduire leur combinatoire à une vision épidermique ne ferait que privilégier un contexte d'usage particulier. Les huit contributions présentées dans ce dossier invitent à dépasser ce prisme : elles suggèrent, à partir de plusieurs regards disciplinaires – ethnologique, historique et philosophique – la grande variété des constructions chromatiques du corps, « kaléidoscorps » auquel renvoient les imaginaires culturels, les philosophies anthropologiques et les savoirs pragmatiques analysés<sup>1</sup>.

Corps et couleurs, objets hautement instables selon les lieux et les temps, varient dans leurs formes, mais aussi dans leurs contenus, leurs structurations, leurs valeurs, leurs significations, leurs agencements... L'évidence du « corps » n'est, en effet, qu'apparente. Réfractés par des lentilles différentes, ses contours sont parfois limités à l'enveloppe charnelle. Parfois au contraire, l'identité corporelle est extensible et ses limites projetées bien au-delà de la peau, vers la nature, la société, le cosmos. À moins que sa « physicalité » ne soit retrouvée, retournée sur l'envers, comme l'analyse Patrick Pérez à propos des Mayas Lacandon, donnant accès à l'intériorité, au monde alterne qui croise le monde d'ici-bas au carrefour du corps. Délocalisé, hors chair, doué d'ubiquité, cet épi-corps ou méta-corps est un matériau conductible, offrant des virtualités illimitées de croisements et de connexions à des espaces parallèles. Certains de ses organes, membres ou substances sont investis, préférentiellement, de cette fonction d'interface entre le visible et l'invisible, l'intérieur et l'extérieur, le dedans et le dehors, soi et l'autre ; ils jouent un rôle complexe de masque et de révélateur de l'autre face des choses qui modèle les apparences et les rend intelligibles.

Le perceptible et le sensible sont ainsi renvoyés à des agencements plus larges, multidimensionnels, ouverts, fondés sur la continuité et l'analogie entre espèces, entre ordres ou entre règnes humain, animal, végétal, minéral. Les correspondances logiques liant différents domaines – chromatique, thermique, olfactif, psychique, physique, thérapeutique, social... – permettent de passer de l'un à l'autre et d'agir sur les symptômes. La texture, la forme ou la couleur de chaque élément relèvent moins, dans ce schéma, de qualités qui lui seraient intrinsèques, que de la nature, plus ou moins harmonieuse, des relations qu'il entretient avec les pôles variés dont il est un point d'intersection.

Les liens complexes élaborés entre corps et couleurs sont souvent incrustés au cœur du lexique : l'analogie sémantique entre « peau », « couleur » et « chair » est fréquente dans beaucoup de langues comme le soulignent plusieurs auteurs, de même que la parenté instaurée entre « couleur », « émotion », « humeur », « intériorité », « spiritualité ». Le corps est alors envisagé comme producteur de signes colorés à déchiffrer selon des trames de sens dont l'effcience joue à plusieurs niveaux de réalité, permettant d'agir sur son fonctionnement et sa nature par la mise en œuvre de techniques différentes (alimentation, soins, maquillage, parure, musique, parfums...).

La posture aristotélicienne qui met en correspondance microcosme et macrocosme se retrouve dans une variété de typologies utilisées en des lieux et temps diversifiés, de la Grèce antique à nos jours. Ces schèmes de mise en ordre du monde s'épanouissent souvent en un art graphique inspiré, comme les diagrammes soufis médiévaux par exemple, ou encore la passion géométrique du décor berbère. Ainsi sont reliés selon des combinatoires multiples les éléments (terre, air, eau, feu), les qualités (chaud et froid, sec et humide...), les saisons,

les couleurs. Couleurs des humeurs du corps et des remèdes pour les médecins hippocratiques qui soignent les corps malades, comme le montre Edoarda Barra, en développant des soins en thermothérapie et chromothérapie. La blancheur en Grèce antique signale le corps vulnérable, corps de femme associé à la beauté et à la fragilité, et corps de vieillard, dont la décoloration marque la perte de vitalité, ainsi que l'analyse Adeline Grand-Clément. Dans les couvents de carmélites du XVI<sup>e</sup> siècle, en revanche, Antoine Roulet montre à quel point la blancheur manifeste l'idéal de pureté et de proximité avec le divin. Jeûne, prière et flagellations sont destinés à fabriquer un corps de sainte à la chair pâle, diaphane et transparente, qui le dématérialise et le spiritualise. La proximité avec le sacré peut être recherchée à l'aide d'autres techniques, comme les peintures corporelles des Aborigènes d'Australie, étudiées par Jessica De Healy Largy : les motifs, empreintes des êtres ancestraux, pénètrent le corps pour l'orienter et le relier à l'ensemble du cosmos, contribuant ainsi « à rendre les hommes plus humains ». Dans l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, la socialisation des corps, et notamment des corps féminins, passe plutôt par des préoccupations hygiénistes comme le contrôle des odeurs corporelles. Eugénie Briot analyse le classement de ces émanations naturelles, fondé sur les variations du teint et relié à l'anatomie, à la physiologie, au caractère, à la sexualité et à la morale des individus. Des « types » différents de femmes sont ainsi définis, de la femme convenable à la femme ingérable, catégories que l'on retrouve à l'œuvre au XX<sup>e</sup> siècle, dans la création des personnages de music-hall, analysés par Sylvie Perault, avec la reconduction d'un stéréotype : la femme noire, comme incarnation de l'altérité sauvage, « entre humanité et animalité domptée ».

Le fait de travailler le corps, de le soigner, de le transformer, de le grimer, en s'appuyant sur un dispositif chromatique, entretient également un rapport étroit avec l'action de le représenter, de le mettre en image, de le projeter sur un support de toile, de papier, de peau, d'écorce, de pierre ou de bois. Ces pratiques mettent en jeu à nouveau la question du « visible » et du perceptible comme l'aborde la théorie de la représentation picturale du corps à la Renaissance étudiée par Isabelle Bouvrande : sans couleur, il n'existe ni « relief » pour le peintre, ni « visible » pour le philosophe (Aristote encore), tandis que le noir et le blanc comme l'ombre et la lumière jouent le rôle d'« altérateurs » de couleurs.

Couleurs du corps et corps des couleurs... La réversibilité du lien entre ces deux notions montre enfin la capacité de chacune d'elles à servir d'outil heuristique pour explorer l'autre : d'une part, le modèle du corps, entité composée de parties différentes mais complémentaires et, d'autre part, la « gamme des couleurs » comme manière de penser la différence dans la continuité. Entre corps et couleurs, se dessinent ainsi des représentations ontologiques complexes et des réseaux d'affiliations cosmologiques inattendus dont ce dossier souligne les contrastes.

I. Bien entendu, ce dossier reflète un choix particulier opéré parmi les approches multiples suscitées par cette question. Il anticipe la parution aux Éditions du CNRS d'un ouvrage issu du colloque *Corps et couleurs* (Paris, janvier 2007) sous la direction de B. Andrieu, P. Blanchard, G. Boëtsch et D. Chevè, qui présentera un éventail pluridisciplinaire et thématique très large auquel nous renvoyons les lecteurs.